



Ascanio Celestini





la brebis
galeuse

Pièce traduite à l'initiative et avec le soutien de la Maison Antoine Vitez,
Centre international de la Traduction théâtrale, Montpellier.

Le traducteur tient à remercier Juliette Gheerbrant pour
sa lecture enthousiaste et ses suggestions avisées.

Titre original: *La pecora nera*, Einaudi, Turin, 2006
© Les Éditions du Sonneur, 2021, pour la présente édition
ISBN: 978-2-37385-231-8
Conception graphique: Sandrine Duveillier

Ouvrage publié avec le concours de la Région Île-de-France.



Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

la brebis galeuse

Ascanio Celestini

Traduction de l'italien par Olivier Favier



début

Je suis mort cette année.

Tout le monde voulait mourir cette année.

Quand on a vécu jusqu'à aujourd'hui, on a vu tout ce qu'on pouvait voir.

On a vu les chiens dans l'espace, les hommes sur la Lune et un robot à roulettes sur Mars. On a vu exploser New York, Londres et Madrid, et pas seulement Kaboul et Bagdad. On a vu l'œuf Kinder transformer chaque jour de l'année en des Pâques infinies. On a vu le lait en poudre, le vin en tetrapak et les fraises au vinaigre.

Tout le monde voulait mourir cette année parce qu'à partir de l'année prochaine, on ne verra plus rien de nouveau. Le monde se répétera comme la rediffusion d'une émis-

sion déjà passée sur les ondes. Le futur sera un résumé des épisodes précédents. À partir de demain, même l'extermination sera un spectacle ennuyeux.

première partie

JE ME SOUVIENS DE MA VIE PASSÉE

un ~

Je suis né dans les années soixante.

Les fabuleuses années soixante.

Tout le monde voulait naître dans les années soixante, malheureusement il y en a qui sont nés avant. Et ils ont honte d'être nés dans les années cinquante, quand il y avait tous ces pauvres qui mouraient de faim parce qu'ils ne trouvaient rien à acheter dans les magasins, ces pauvres qu'on peut voir encore aujourd'hui habillés en pauvres, dans les films en noir et blanc des chaînes de télévision privées. À cette époque-là, les riches s'habillaient avec des vêtements du genre de ceux que les émigrants albanais qui arrivent en Italie en canot achètent aujourd'hui. À cette époque-là, ils avaient tous peur de la guerre qui venait tout juste de se terminer. À cette époque-là, il n'y en avait qu'un dans chaque immeuble qui avait la télévision,

tout le monde allait chez lui et son salon bourgeois se mettait à puer leur envie.

Tout le monde voulait naître dans les années soixante, mais il y en a qui ne sont pas arrivés à temps, ils sont nés après et ils se mordent encore les doigts d'être arrivés en retard. Ils sont nés dans les années de plomb, avec les gens qui mouraient dans la rue comme au beau milieu de la guerre.

C'est seulement dans les années soixante que la guerre était une chose lointaine à laquelle personne ne pensait.

Tout le monde voulait naître dans les années soixante, mais dans la vie on peut tout changer, sauf sa date de naissance.

Dans les années cinquante, les gens ne faisaient rien d'intéressant.

La seule bonne chose des années cinquante, c'était la certitude que les années soixante allaient bientôt commencer.

Ensuite, il y a eu l'année 1959 et tout le monde a serré les dents pendant quelques jours encore parce que c'était bientôt la fin de ces années insipides. L'été 1959, les gens ne sont pas allés à la mer. Ils avaient honte de porter des maillots de bain vieux et ridicules. Certains y allaient quand même et se baignaient dans l'eau qui n'avait aucun goût.

Il n'y avait pas encore les coquillages et crustacés¹ qu'il y aurait dans les années soixante. C'était une eau fade et insipide, comme toutes les années cinquante.

À la fin de l'année 1959, les gens étaient comme drogués par la curiosité des fabuleuses années à venir, et tout le monde oublia de fêter Noël. Personne n'acheta le panettone Motta, le *pandoro* Bauli, le spumante Berlucchi ni le nougat Pernigotti. Tout le monde alla au lit de bonne heure sans avoir réveillé. Quelques-uns avaient fait une cabane avec du velours fin. De toutes les figurines, ils n'avaient mis que les Rois mages, parce qu'eux aussi ils voyageaient ensemble pour arriver à la nouvelle année. Les Rois mages du réveillon de 1959 étaient déjà les Rois mages des années soixante. Mais l'Enfant Jésus, personne ne l'a mis. Cette année-là, l'Enfant Jésus n'avait pas envie de naître, mais à Noël 1960 par contre, il était tellement content qu'il est né trois fois.

Puis le 31 décembre est arrivé et dans le monde entier les gens attendaient le début des fabuleuses années soixante. Dès que minuit a sonné, les miracles sont arrivés en chaîne. Un chauve s'est vu pousser des cheveux de hippy. Les

1. L'auteur fait référence à un standard de Gino Paoli, *Sapore di sale, sapore di mare* (« Le Goût du sel, le Goût de la Mer », chanson arrangée par Ennio Morricone. (Toutes les notes sont du traducteur.)

vieilles avec le chignon et les sandales de paysan ont commencé à avoir des boucles blondes comme Marilyn Monroe et sous leurs pieds calleux sont apparues des chaussures à talon comme des plantes rampantes. Même les filles à grosses fesses qui rasaient les murs pour ne pas montrer leur cul, parce qu'il avait le format de celui des repiqueuses de riz des années cinquante... même elles se virent pousser un cul parfait, un cul enveloppé dans la minijupe des années soixante. Et il n'y avait pas de poils sur leurs jambes. Rien, pas même la marque d'un poil enlevé au rasoir. C'étaient des jambes lisses et parfaites.

Le 31 décembre 1959, tout le monde attendait l'arrivée des fabuleuses années soixante.

Tout le monde sauf ma grand-mère.

Ce soir-là ma grand-mère alla au lit à huit heures comme tous les autres soirs.

Ma grand-mère détestait les années soixante.

Elle avait détesté les années cinquante et les années quarante. Elle avait détesté la guerre et le fascisme, les Allemands et les Américains. La seule chose qu'elle ne détestait pas, c'étaient les poules.

Ma grand-mère était habillée en vieille, avec le tablier de vieille et l'haleine qui pue. Quand elle rotait, ce n'étaient

pas des rots de Coca-Cola ni de Pepsi-Cola. C'étaient des rots qui avaient connu l'œuf frais. Elle marchait pieds nus même dans le poulailler. Elle ne chantait pas les chansons des années soixante, elle parlait avec la poule et la poule tendait son cou. Ma grand-mère mettait la main sous son cul et la poule larguait son œuf. Ma grand-mère y faisait un trou avec l'ongle du petit doigt qu'elle avait bien long et elle buvait. Elle disait « il est frais cet œuf, qu'il pue encore le cul de la poule ».

Dans les années soixante, tous les matins ma grand-mère m'emmenait à l'école, mais le lundi elle enfilait les grosses chaussettes de la pharmacie et elle mettait les chaussures. Le lundi, elle m'accompagnait dans la classe. J'allais sur le dernier banc et elle s'approchait de la maîtresse et elle lui demandait « comment va ce garçon ? » Et la maîtresse lui répondait « ce garçon, il va mal. Je l'ai mis au dernier rang comme ça il ne dérange personne. Je l'ai mis tout seul, sinon il me pourrit les autres. Il vient à l'école seulement pour chauffer le banc. Il est faible en mathématiques. Il est faible en géographie. Il est faible du cerveau. C'est le plus mauvais de toute la classe. C'est la brebis galeuse. Il sait bien que je ne le ferai pas passer cette année, parce que s'il redouble cette année, il finira peut-être par apprendre quelque chose ». Et ma grand-mère tirait l'œuf frais de son

tablier, elle faisait un trou avec l'ongle du petit doigt qu'elle avait bien long et elle le donnait à la dame, elle le donnait à la maîtresse. La maîtresse le buvait et ma grand-mère disait « bois, maîtresse, cet œuf est tout frais, qu'il pue encore le cul de la poule ». Et tous les camarades de classe riaient parce que ma grand-mère était habillée en vieille. Ils riaient parce qu'elle disait cul. Elle pouvait bien parler du cul de la poule... ils riaient quand même.

Le dernier jour d'école, la maîtresse venait jusqu'au dernier banc et elle me disait « il y a ceux qui mûrissent avant et ceux qui mûrissent après. C'est comme les pommes. Toi, tu es la pomme pourrie, quelque chose qu'on jette à la poubelle. Tu es la brebis galeuse, avec toi il n'y a rien à faire, ça ne sert même à rien de te faire redoubler. Je pense donc te faire passer dans la classe supérieure. Dis-le à ta grand-mère que je te fais passer, dis-lui de m'apporter des œufs ». Et le jour du bulletin, ma grand-mère enfilait les grosses chaussettes de la pharmacie et elle mettait les chaussures. Nous allions à l'école, nous prenions le bulletin et je passais dans la classe supérieure. Ainsi ma grand-mère m'emmenait chez la maîtresse et la remerciait. Elle lui donnait les œufs et elle en donnait même à tous les autres maîtres. Même au prêtre qui faisait le catéchisme et au professeur de gymnastique, et même au directeur. Elle faisait un trou avec l'ongle

qu'elle avait bien long et tout le monde buvait. Ma grand-mère me montrait ces maîtres des années soixante et elle disait que « les maîtres sont tous des saints. Ils sont tout comme les saints qui sont dans les églises. Et le directeur est le plus saint de tous, c'est le chef des saints, c'est Jésus-Christ ». Je lui disais « non, tu plaisantes, mamie... » Mais le directeur n'avait pas une tête qui donnait envie de plaisanter. Lui, il suçait l'œuf frais comme s'ils faisaient tous deux partie de la dernière cène. Cet œuf était une sainte hostie et le directeur ressemblait au Christ qui faisait la communion, le Christ qui mangeait tout seul son propre corps.

Et ma grand-mère disait « mesdames et messieurs les maîtres, buvez cet œuf qui est tout frais, qu'il pue encore le cul de la poule ».

deux ~

Dans les années soixante, nous allions à l'institut des fous.

Ma grand-mère y entraît pour y porter les œufs frais.

J'y allais avec elle qui me chargeait les bras de sacs plastique avec tous les œufs emballés à l'intérieur et qui m'emmenait jusqu'à la grille. La sœur nous ouvrait et nous fai-